

IRAK

Etre artiste après Saddam

A Bagdad, sculpteurs, peintres, comédiens et cinéastes savourent une liberté qu'ils avaient cessé d'espérer. Mais ils s'interrogent aussi sur leur rôle et leur identité dans l'Irak de demain

De notre envoyé spécial

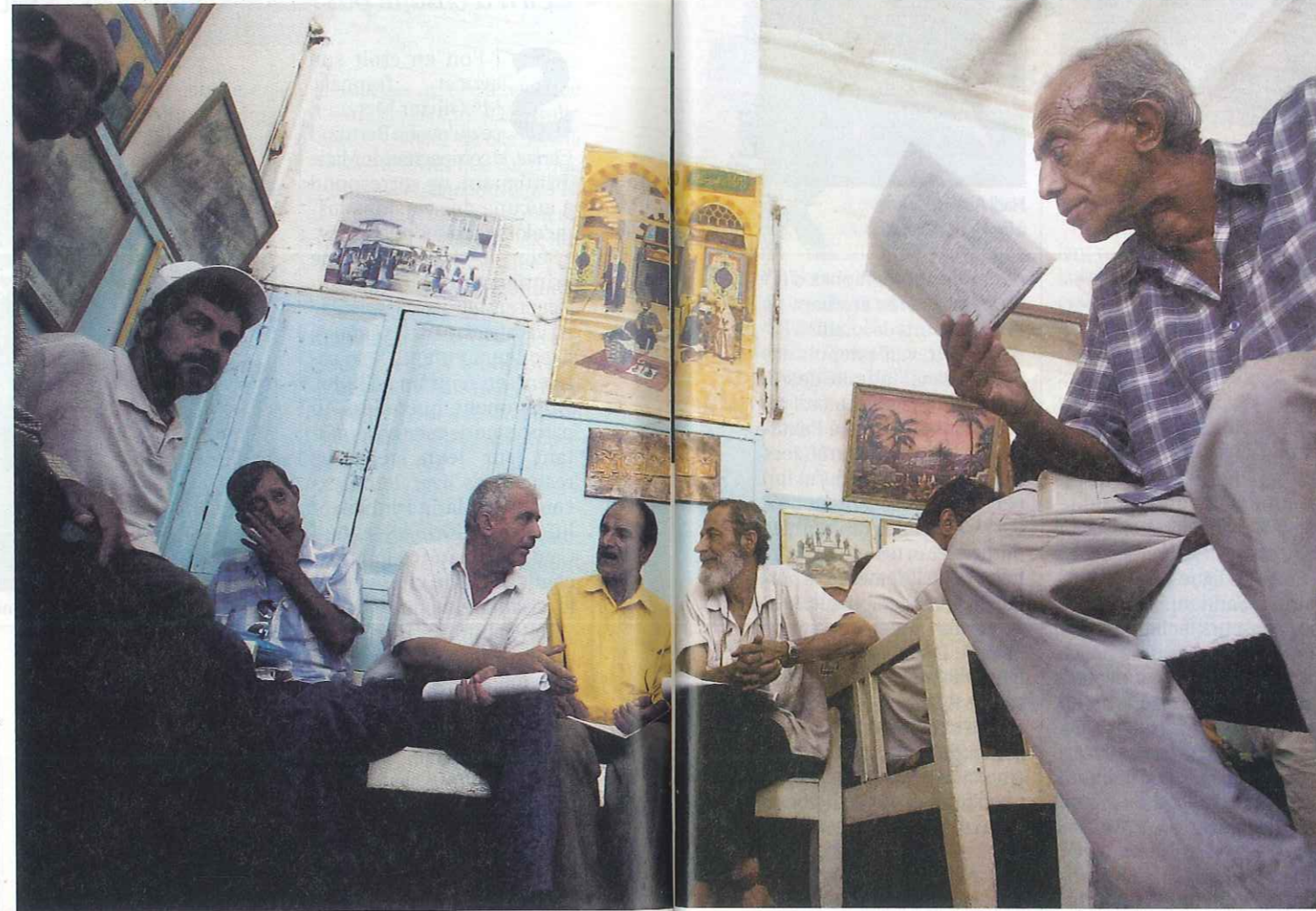
Nouveaux maîtres de l'Irak, les Américains ont dû penser que c'était une idée judicieuse, ce concert de musique traditionnelle, samedi 2 août, au Palais des conférences de Bagdad. Organiser un événement pareil dans une salle réservée naguère aux réunions officielles du régime, n'est-ce pas la preuve qu'une certaine normalité est de retour ?

Au début, ce soir-là, les choses s'annoncent plutôt bien. Les élégantes ont sorti, du fond de leurs placards, robes de soirée, talons hauts et parfums capiteux. Les messieurs, malgré la chaleur, portent cravate et veston. Par mesure de sécurité, les autorités ont décidé que l'approche du bâtiment se ferait à pied. Les rues barrées de blocs de béton, les trottoirs défoncés et les trois fouilles au corps gâchent un peu l'ambiance festive. Une adorable grand-mère, rentrée quelques semaines plus tôt d'un exil volontaire à l'étranger, le temps que la guerre s'achève, lâche un « Tss-tss ! » désapprobateur.

A l'intérieur, enfin, le spectacle commence. Un orchestre féminin joue le nouveau hymne national. Personne ne se lève une question

d'habitude, sans doute. Puis une Américaine aux cheveux blonds, vêtue d'un ensemble pantalon de couleur beige, prend la parole. En anglais, elle invite le public à se recueillir : « Nous ne devons jamais oublier les trente-cinq années de douleur et de souffrance. » Elle égrène les statistiques, évoque 300 000 disparus, plus d'un million et demi de morts. « Je vous en conjure. Nous devons prendre conscience des horreurs qui se sont produites ici. C'est de ce processus que naîtra demain un nouvel Irak, plus fort que l'ancien. » Dans le public, une femme originaire de Bagdad murmure à l'oreille de son mari : « Ils se fichent de nous, ou quoi ? Tu ne crois pas qu'un Irakien aurait pu dire tout ça ? »...

Ainsi vont les nouvelles soirées culturelles de Bagdad, trois mois après la chute du régime de Saddam Hussein. Le couvre-feu est imposé à 23 heures, des pilleurs ont détruit le principal théâtre de la ville et de nombreux artistes soupçonnés de liens avec l'ordre ancien se font discrets en attendant des jours meilleurs. Quant aux Américains, ils entendent assurer la sécurité, la distribution de l'électricité et l'enlèvement des ordures ménagères avant de subventionner le moindre projet culturel d'envergure.



A l'abri des regards, cependant, le monde des arts et de la création est en émoi. Ecrivains, poètes, musiciens, acteurs, peintres et sculpteurs, tous traversent une sorte de révolution spirituelle. Adnan Abbas, étudiant en deuxième année de peinture à l'Académie des beaux-arts, raconte que la guerre et la chute du régime de Saddam ont transformé sa vision du monde. Et aussi sa manière de peindre : « Auparavant, je peignais uniquement des scènes vues, un marchand de poisson dans la rue, par exemple. Quand

j'avais besoin d'argent, un portrait de Saddam Hussein apporté au bureau de la présidence pouvait rapporter gros ! Depuis la chute du régime, en revanche, sans trop y réfléchir, je me suis mis à peindre des œuvres abstraites. Je ne travaille plus en fonction d'éventuelles commandes ; je m'exprime. Je tiens mon pinceau plus librement, et je me laisse enfin aller. » Les toiles d'un autre étudiant, Mohammed Abbas, ont pris depuis quelques mois une tonalité sombre, où le mauve et le noir dominent :

« Je suis chiite, précise-t-il. Et je suis hanté par l'image des fosses communes découvertes récemment. »

A l'image de la société irakienne en général, les intellectuels et les artistes s'interrogent sur le nouveau monde dans lequel ils ont été brutalement plongés. Avec la chute de Saddam et la levée de la censure, les voici libres, en principe, de s'exprimer comme ils l'entendent. Mais tant d'indépendance affole, parfois. De nombreux créateurs semblent presque dépassés par une liberté

Au Chah Bandar, un café du vieux Bagdad où se retrouvent aujourd'hui intellectuels et artistes.

qu'ils avaient cessé d'espérer. Chaque jour, peintres, acteurs et écrivains se retrouvent par dizaines dans le jardin de la galerie d'art Al-Hiwar (le Dialogue). Assis sur des bancs à l'ombre des acacias et des figuiers, ils refont le monde et discutent d'un projet de film ou de représentation théâtrale en mal de financement. Ils cherchent aussi à comprendre pourquoi leur joie est souvent teintée de tristesse.

« Je suis acteur », raconte Fadhil Abbas, l'un des comédiens les plus célèbres du pays. « J'appartiens à un groupe théâtral. Nous sommes, à notre manière, les héritiers d'une région, la Mésopotamie, au passé culturel extraordinaire. Mais, pour jouer, nous avons besoin d'une scène et d'un public. Il n'y a plus de scène et le public hésite à sortir après le coucher du soleil. Tous les musées et la Bibliothèque nationale ont été détruits ou pillés. Les archives du cinéma ont brûlé. Alors je suis riche d'une liberté envivante, certes, mais je ne sais qu'en faire. J'ai le sentiment d'être un homme libre, mais qui aurait perdu une partie de son identité, de sa dignité et de sa mémoire. » Son épouse, Sawssan, ressent la même ambiguïté : « Avant la guerre, encouragés par nos voisins, nous avons stocké des produits de première nécessité. Je pensais avoir tout prévu : farine, huile, pâtes, riz, eau minérale, piles électriques, bougies... Nous avons même aménagé l'une des pièces de la maison afin qu'elle serve d'abri en cas d'attaque chimique. Je détestais Saddam et je suis ravie qu'il ait disparu. Pourtant, moi qui pensais avoir tout anticipé, je n'ai jamais imaginé que Bagdad tomberait en quelques heures. Je suis presque embarrassée de l'avouer, mais, pour moi, la rapidité de la victoire américaine a quelque chose d'humiliant. Nous avons été réduits, sur le moment, à être les spectateurs de notre propre libération. Trois mois plus tard, nous sommes toujours sous le choc. »

Des connaissances par la lecture

Les plus jeunes ont toujours vécu dans ce monde occulte et paranoïaque, où l'étranger était a priori suspect. Agé de 33 ans, un réalisateur de cinéma, Odeï al-Rachid, raconte qu'il sait tout des grands courants du cinéma mondial, du néoréalisme italien aux films indépendants américains en passant par la Nouvelle Vague, en France. Mais ses connaissances, il les doit à ses lectures : « Dans ma vie, soupirez-t-il, j'ai pu voir trois films de Jean-Luc Godard, un Truffaut, un Woody Allen, un Fellini, deux Rossellini... Je n'ai jamais vu *Le Dictateur*, de Charlie Chaplin. Je ne connais pas *Citizen Kane*, d'Orson Welles. »

En attendant des cassettes vidéo de classiques du cinéma, les livres, au moins, s'échangent désormais au grand jour. Dans la rue Moutanabi, au cœur du vieux Bagdad, les ouvrages d'occasion s'échangent tous les vendredis matin. A l'heure où d'autres se rendent à la prière, plusieurs centaines d'intellectuels et d'artistes s'y retrouvent. Assis sur des bancs, dans le parfum fruité de la fumée des narguils, ●●●

Etre artiste après Saddam



Abdel-Karim Khalil, à la galerie Al-Hiwar, à Bagdad.

●● ils boivent un thé, ou deux, ou trois, au Chah Bandar, une maison qui a acquis une réputation semblable, ici, à celle du café de Flore, à Paris, au temps de Sartre et de Beauvoir. Mohammed Nouri al-Badri s'y rend chaque semaine, histoire de retrouver ses vieux amis. Chantre de la nation kurde, cet écrivain s'est placé, à la manière des bardes en pays celtique, sous la coupe de Massoud Barzani, l'un des principaux leaders politiques du Kurdistan. « Je me souviens de Bagdad dans les années 1950, soupire-t-il. Les Américains ont l'air de considérer que rien n'existait ici avant leur arrivée. Mais c'est faux. A l'époque, la ville était calme et sûre. La mode était au socialisme et les intellectuels rêvaient de changer le monde. »

Les années 1950 et 1960, pour les intellectuels de Bagdad, c'est l'âge d'or. Un prof de sémiotique sourit avec nostalgie : « Nous lisions tous Michel Foucault, Claude Lévi-Strauss et Roland Barthes ! » C'est l'époque où, selon une expression répandue dans l'ensemble du monde arabe, les livres étaient « écrits au Caire, imprimés à Beyrouth et lus à Bagdad ». Car, avant la prise du pouvoir par le parti Baas, en 1968, une tradition de réflexion politique et de création artistique existait ici. Le Collège de droit de Bagdad, fondé en 1908, a donné nais-



Maher al-Samarrai, dans son studio.

“Certains productions théâtrales faisaient une allusion indirecte au régime. Dans la salle, tout le monde comprenait”

sance à des dizaines de clubs et d'associations professionnelles. Aujourd'hui encore, les habitants les plus âgés gardent en mémoire les salons littéraires d'autrefois, tel le Club Solidarité, qui organisa des manifestations hostiles à la monarchie et à la tutelle britannique. Dans les années 1950, des dizaines de journaux publient les nouvelles du jour, mais aussi des poèmes et des nouvelles. Le Mouvement des vers libres influence alors l'ensemble du monde arabe par sa remise en question des formes classiques de la poésie littéraire. A cette époque, Bagdad, plus que Le Caire, était la capitale intellectuelle et artistique du monde arabe. Aujourd'hui encore, dans un quartier résidentiel de la cité, un vieux monsieur a préservé intact le salon musical dans lequel il faisait autrefois jouer par un orchestre de musique de chambre, pour la plus grande joie de ses amis mélomanes, des œuvres de Richard Wagner.

Ce foisonnement intellectuel et artistique s'est poursuivi, dans une certaine mesure, pendant les années Saddam. Mais il était caché.

Un prof d'histoire évoque un commentaire portant sur le règne de Nabuchodonosor, lu dans un ouvrage universitaire : « Entre les lignes, l'auteur attaqua Saddam. » La bêtise des censeurs facilitait la critique : « Les gens de la police secrète étaient idiots, raconte en souriant le metteur en scène Bassim al-Hajjar. Certaines productions théâtrales faisaient une allusion indirecte au régime. Dans la salle, tout le monde comprenait. » Al-Hajjar et ses amis montaient aussi des spectacles confidentiels autour d'œuvres interdites par la censure, devant un public de 30 à 40 personnes, dans un coin du campus universitaire ou au domicile des uns et des autres : des scènes du *Caligula* d'Albert Camus, ou encore des œuvres de Beckett, d'Ionesco, de Jarry ou de Miller. A présent, lui et ses copains se font appeler Najine (les Survivants).

Il faudra un certain temps, sans doute, pour que cette part cachée de la société irakienne – la plus libre, la plus créative – émerge enfin au grand jour. « Nous avons besoin de reprendre confiance en l'avenir », résume Adel Altaï, l'un



Hadi Abbas, à la galerie Al-Hiwar.

des rares photographes d'art du pays. Ancien étudiant de l'Ecole des arts décoratifs à Paris, Altaï travaille depuis des années dans l'intimité de son studio : « Le régime interdisait souvent les photos à l'extérieur et les flics m'arrêtaient sans cesse. Exaspéré, j'ai fini par m'enfermer dans mon local pour photographier des natures mortes et des portraits. » Parallèlement à sa production photographique, Adel Altaï n'a jamais cessé de peindre. Durant toutes ces années, raconte-t-il, c'était son secret. A l'aquarelle et au fusain, il couche sur la toile des scènes de guerre et de torture. Un cauchemar dont il a été témoin durant la guerre contre l'Iran, dans les années 1980, et qui ne cesse de le hanter depuis. « Le régime m'a contraint à une sorte d'exil intérieur, résume-t-il. Je prenais des photos en studio, seul. Et, en secret, je peignais des toiles que je montrais à mes amis les plus intimes. La répression politique, au fond, je m'en suis accommodé. Et j'ai trouvé un autre style. »

Comme les roseaux des marais dans le sud du pays, de nombreux artistes et intellectuels irakiens ont plié sous la pression des années Saddam. Mais il n'ont pas été brisés. Leur présence, aujourd'hui, malgré les doutes et les interrogations, constitue, pour l'Irak, l'un des principaux motifs d'espoir. ● Marc Epstein